

ANNIE DILLARD
PÈLERINAGE
À TINKER CREEK

TRADUCTION DE PIERRE GAULT

CITRES
SU

ANNIE DILLARD

PÈLERINAGE À TINKER CREEK

Dans ce « journal météorologique de l'esprit », Annie Dillard chronique la nature et les saisons à Tinker Creek, en Virginie. L'été, elle traque les rats musqués dans le ruisseau et contemple la mécanique des vagues; l'automne, elle observe la migration des papillons monarques et rêve de caribous arctiques. Elle décrit ainsi certains traits de la vie des mantes religieuses, des serpents venimeux, des parasites, leurs prouesses, beautés et déchéances, la violence et la cruauté mortelle de cet univers de prédateurs qui s'entredévorent.

Recluse volontaire parmi ces créatures, Annie Dillard est surtout une extraordinaire écrivaine qui lit la nature et tente de déchiffrer ses signes. Sa culture et sa curiosité immenses font de cette double exploration de la vallée Tinker et de l'esprit humain un livre unique.

Annie Dillard est née en 1945 à Pittsburgh. Après une thèse sur *Walden* de Thoreau, elle se consacre à la peinture et publie des poèmes et des nouvelles. En 1971, à la suite d'une pneumonie qui a failli lui coûter la vie, elle décide de s'isoler au cœur des montagnes. Après un an d'écriture quotidienne intense, elle publie *Pèlerinage à Tinker Creek*. Annie Dillard a également publié des essais, de la critique littéraire et des romans, la nature étant sa principale source d'inspiration.

Prix Pulitzer 1975

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Pierre Gault.

**ANNIE
DILLARD**

**PÈLERINAGE
À TINKER CREEK**

DE LA MÊME AUTRICE
CHEZ CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR

Apprendre à parler à une pierre

Au présent

En vivant, en écrivant

L'Amour des Maytree

Une enfance américaine

Les Vivants



**ANNIE
DILLARD**

**PÈLERINAGE
À TINKER CREEK**

**TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR PIERRE GAULT**

PRÉFACE DE BRICE MATTHIEUSSENT

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR

TITRE ORIGINAL :
PILGRIM AT TINKER CREEK

© 1974, Annie Dillard
© Christian Bourgois éditeur 1990, 2010, 2022
pour la traduction française
ISBN 978-2-267-04606-9

LES PÈLERINAGES D'ANNIE DILLARD

par Brice Matthieussent

« La nature est toujours mythique et mystique ; elle consacre tout son génie à la moindre de ses œuvres. »

H.D. THOREAU

Meta Ann Doak, qui ne s'appelait pas encore Annie Dillard, est née le 30 avril 1945 à Pittsburgh, en Pennsylvanie. Elle allait être l'aînée de trois sœurs. Dans son autobiographie, *Une enfance américaine*^{*}, nous apprenons qu'elle a fréquenté les écoles privées et l'église presbytérienne de Pittsburgh. Le père de Meta Ann faisait partie de la bonne bourgeoisie de la ville. Il avait une véritable passion pour le livre de Mark Twain intitulé *La Vie sur le Mississippi*, dont il possédait plusieurs dizaines d'exemplaires, achetés au cours de ses pérégrinations ; un beau jour, il décida de partir tout seul en voilier sur le fleuve et de suivre

* Annie Dillard : *Une enfance américaine*, Collection « Fictives », Christian Bourgois Éditeur.

le Mississippi jusqu'à La Nouvelle-Orléans et au jazz dixieland, qu'il aimait par-dessus tout (il renonça à mi-chemin, écœuré de solitude et de conserves). Quant à la mère d'Ann Doak, elle organisait des concours de blagues et initiait ses filles aux joies de la danse. La famille Doak n'appréciait, semble-t-il, pas beaucoup les rigueurs du puritanisme protestant ; très tôt, la jeune Ann considère néanmoins les catholiques comme une espèce de secte ésotérique et malfaisante, dont les membres se réunissent dans des caves obscures afin d'ânonner les paroles du pape... Curieusement, Annie Dillard se convertira par la suite au catholicisme – ce qui, au pays des télévangélistes et du fondamentalisme puritain, est une démarche pour le moins originale. Une fois entrée en écriture, Annie Dillard dira que le christianisme constitue pour elle une tradition intellectuelle majeure, ce qui a conduit certains critiques à la rapprocher de Flannery O'Connor, cet autre écrivain catholique du sud des États-Unis. Mais elle s'intéresse également au Coran et à la tradition hassidique. « Je suis heureuse dans l'islam, déclare-t-elle. Je suis heureuse dans le judaïsme, je suis très heureuse dans le hassidisme – je parle des textes, et non des manifestations terrestres de ces religions. Intellectuellement, c'est avec le hassidisme que je me sens le plus d'affinités. Si un ange venait me dire : "O.K., maintenant vous devez choisir une religion entre les vingt figurant sur cette liste", j'opterais sans doute pour le hassidisme. Si je vais à la messe, c'est tout simplement parce que c'est plus commode pour moi. Et puis le christianisme est très riche ; depuis deux mille ans, les penseurs les plus brillants lui ont donné le meilleur d'eux-mêmes. »

En 1963, à dix-huit ans, Ann Doak quitte Pittsburgh pour suivre les cours d'anglais et les ateliers d'écriture du Hollins College, en Virginie. Là, elle épouse l'un de ses professeurs, Richard Dillard, joue avec passion à une variante *soft* du base-ball (le *softball*, justement), et passe beaucoup de temps près de la rivière Tinker, dans une vallée de la chaîne des Montagnes bleues. Alors naît le projet d'un livre, ou plutôt d'un « journal météorologique de l'esprit », comme l'écrit Annie Dillard, citant H.D. Thoreau, l'auteur de *Walden ou la Vie dans les bois* (1854) ainsi que des essais sur *La Désobéissance civile* (1849). Chez l'illustre ami d'Emerson et citoyen de Concord, Massachusetts, comme chez Annie Dillard, l'observation du monde extérieur se double d'une découverte des mécanismes de l'esprit. Certes, les entomologistes trouveront leur compte dans le présent livre : ainsi, les rites d'accouplement des mantes religieuses, les mœurs des locustes ou l'affreuse prédation de la nêpe géante ont rarement été mieux décrits. Il y a donc du Jean-Henri Fabre et du Maurice Maeterlinck chez notre écrivain américain : les amateurs des *Souvenirs entomologiques* (Fabre) ou de *La Vie des fourmis* (Maeterlinck) liront ce *Pèlerinage à Tinker Creek* avec délectation. Mais il y a beaucoup plus : car Annie Dillard se livre ici à une véritable « météorologie mentale » ; ce sont les processus mêmes de l'observation qui sont examinés en une sorte d'épistémologie expérimentale où ce n'est pas tant la chose vue qui importe, mais plutôt la manière dont elle est découverte, localisée, perçue puis décrite, mise en mots. Rien d'aride, pourtant, dans cette démarche qui est un émerveillement permanent devant le monde. On pense aux *Chasses subtiles* de cet autre écrivain-entomologiste qu'est Ernst Jünger.

À la fois journal de bord d'une naturaliste, récit d'une aventurière spirituelle, suite d'épiphanies joyeuses, poème, hymne, essai, fiction au sens le plus fort du terme, ce *Pèlerinage à Tinker Creek* est un texte inclassable – sans doute parce qu'Annie Dillard ne se contente pas de nous faire découvrir la rivière Tinker et ses abords. Ce que l'écrivain s'attache à traquer, ce sont ses propres interactions avec son environnement. D'ailleurs, ce n'est pas un hasard si Dillard cite le physicien Werner Heisenberg et son principe d'indétermination : en 1927, soit – par une coïncidence frappante – en plein modernisme artistique, Heisenberg a prouvé qu'on ne pouvait définir avec précision à la fois la vitesse d'une particule élémentaire et sa position dans l'espace. Annie Dillard nous offre ce commentaire savoureux : les physiciens « ont perfectionné leurs instruments et leurs méthodes, juste assez pour écarter prestement le dernier voile, et tout ce qu'ils ont vu, c'est le sourire du Chat du Cheshire... L'électron est un rat musqué ; on n'arrive pas à le traquer convenablement ». Nous aussi, constate Annie Dillard, nous sommes soumis à une variante de ce principe d'indétermination : nous percevons seulement le monde dans la limite de nos sens, à travers la grille de nos images mentales, puis à travers « la toile d'araignée du langage », comme l'écrivait déjà Nietzsche dans ses *Considérations inactuelles*. L'indécision et l'aléatoire caractérisent notre perception : l'on ne voit que ce qu'on peut voir, ce qui se laisse apercevoir, ce qui accepte de se montrer. La traque du réel est soumise au hasard. Par exemple, l'infiniment petit et l'infiniment grand nous échappent, seulement accessibles par le biais d'appareils complexes, qui, à leur tour, « filtrent » le réel.

D'où l'intérêt d'Annie Dillard pour les instruments d'optique – microscopes, chambres à bulles, lentilles, jumelles et autres télescopes –, ainsi que pour l'écriture, ce filtre ultime et décisif qui la concerne au premier chef. Sur le sujet de l'écriture comme tamis, processus et matrice, Annie Dillard a écrit deux livres, *Living by Fiction* et *The Writing Life*, où, à travers tout un réseau subtil d'images, de métaphores et d'expériences personnelles, elle s'emploie à étudier l'anatomie et les mœurs de cette créature étrange et splendide nommée écriture.

À ce propos, un mot sur le titre du présent livre : *To tinker*, en anglais, signifie retaper, bricoler, rafistoler, raccommoder. Puisque le réel sans cesse se dérobe, s'éclipse et nous échappe, puisque le schéma d'ensemble, le *patron* manque, nous sommes condamnés à un éternel bricolage de ses pièces absentes ou défaillantes, au ravaudage de son frêle tissu qui se déchire, au raccommodage de ses accrocs et de ses trous qui béent, et que l'aiguille de la couturière, ou plutôt la plume de l'écrivain reprise tant bien que mal. Le pèlerinage d'Annie Dillard serait alors cette navette obstinée, cette *reprise* inlassable, ce va-et-vient têtue entre le réel, sa perception parcellaire et l'écriture : *sans cesse sur le métier remettez votre ouvrage...*

Dans *Holy the Firm*, mais aussi bien ce pourrait être *Pèlerinage à Tinker Creek*, Annie Dillard écrit : « Il ne se passera rien dans ce livre. Il y a simplement un peu de violence çà et là dans le langage, à ces carrefours où l'éternité épingle le temps. » Superbe formule qui évoque immanquablement la maxime de William Blake : « L'éternité est amoureuse des productions du temps. » Le *pèlerinage* du titre prend alors enfin tout son sens : Annie Dillard retourne sans relâche sur les

lieux où un infime miracle langagier s'est produit pour elle seule, à l'insu du reste du monde, vers ces carrefours secrets où l'éternité s'est incarnée dans le temps. Le langage, l'écriture serait alors le moyen de communiquer à tous le plus intime, le plus secret, ce qu'Annie Dillard appelle la grâce ou la beauté, ce que Georges Bataille nommait quant à lui le sacré. On voit donc que la divinité d'Annie Dillard s'apparente davantage à celle de sainte Thérèse ou des mystiques qu'à l'image d'une religion instituée : le texte fondateur et son expérience vécue, non pas sa fossilisation en rituels, que l'humour ravageur de notre auteur ridiculise volontiers...

Annie Dillard est, par ailleurs, une grande voyageuse. Ce n'est pas un hasard si *Teaching a Stone to Talk* est sous-titré *Expéditions et Rencontres*. Ainsi, elle connaît l'extrême Arctique ; son séjour aux Galapagos lui a inspiré un beau texte, issu en droite ligne des *Encantadas* de Melville, et couronné par le Grand Prix de la presse américaine en 1975 ; elle a également voyagé dans le bassin de l'Amazone et la jungle équatorienne, en Chine, dans l'ex-Nord-Yémen et sur les rives de la mer Rouge. Si la vallée de Tinker Creek se situe en Virginie, Annie Dillard a aussi habité une maison isolée à Puget Sound, dans l'État de Washington, au nord-ouest des États-Unis. Tous ces déplacements à la surface du globe sont une figure de son éclectisme : elle a écrit sur des sujets aussi variés que les moulins à prières tibétains, le postmodernisme, les mirages et une éclipse totale de soleil, les rats musqués et les serpents tête-de-cuivre, les amibes et les naines blanches.

Signalons enfin que *Pèlerinage à Tinker Creek* a reçu le prix Pulitzer en 1975. Son auteur avait alors trente ans.

Annie Dillard a aussi publié un recueil de poèmes, *Tickets for a Prayer Wheel*, un livre de théorie littéraire, *Living by Fiction*, un « roman d'idées », *Holy the Firm*, un récit, *Encounters with Chinese Writers*, et deux superbes recueils de textes, *Teaching a Stone to Talk** et *The Writing Life*** . Annie Dillard enseigne à la Wesleyan University, dans le Connecticut, et travaillerait actuellement à un roman.

* *Apprendre à parler à une pierre*, traduit par Béatrice Durandt, Christian Bourgois éditeur, 1992 ; publié dans la collection « Titres » en 2017.

** *En vivant, en écrivant*, traduit par Brice Matthieussent, Christian Bourgois éditeur, 1996 ; publié dans la collection « Titres » en 2008, rééd. 2017.

Pour Richard.

*« Sans cesse il fut, il est, et sans cesse il sera,
Ce Feu toujours vivant, qu'on
Rallume par ici, et qui s'éteint par là. »*

HÉRACLITE

Chapitre premier

LE CIEL ET LA TERRE, SIMPLE CAPRICE

Autrefois, j'avais un chat, un vieux matou bagarreur qui sautait par la fenêtre ouverte près de mon lit, au beau milieu de la nuit, et m'aterrissait sur la poitrine. Je m'éveillais à moitié. Il venait se coller le crâne sous mon nez et se mettait à ronronner, empestant l'urine et le sang. Certaines nuits, il pétrissait ma poitrine nue avec ses pattes de devant, puissamment, le dos arqué, comme s'il s'aiguissait les griffes ou bourrait de coups le ventre de sa mère pour avoir du lait. Et ces matins-là, je me réveillais au jour pour retrouver mon corps couvert d'empreintes de pattes écrites avec du sang ; c'était comme si l'on m'avait peinte avec des roses.

Il faisait si chaud que le miroir était tiède au toucher. Je me lavais devant ce miroir dans une vague stupeur, le sommeil torturé de mes nuits d'été flottant encore autour de moi comme un varech. De quel sang s'agissait-il, et de quelles roses ? La rose de l'union, peut-être, ou bien le sang du meurtre, ou bien encore la rose de la beauté nue et le sang de je ne sais quel innommable sacrifice, de quelque indicible naissance.

Quel était ce signe sur mon corps, emblème ou tache, les clés du royaume, ou la marque de Caïn. Je n'aurais pas su le dire. Non, je n'aurais pas su dire, tandis que je me lavais, et que le sang coulait en sillons, puis s'effaçait pour disparaître enfin, si j'étais en train de me purifier ou de détruire le signe ensanglanté du passage. Nous nous éveillons, mais nous éveillons-nous jamais vraiment, au mystère, aux rumeurs de la mort, à la beauté, à la violence... « On dirait qu'on est juste posés là », me disait une femme l'autre jour, « et allez donc savoir pourquoi ».

Ce sont là questions du matin, images que tu rêves lorsque la dernière vague vient te déposer sur le sable au jour lumineux, dans l'air qui te sèche. Tu te souviens encore que quelque chose pesait sur toi, et tu te rappelles ce sommeil courbe contre lequel tu reposais, tout mou, comme un pecten dans sa coquille. Mais l'air durcit ta peau ; te voilà debout ; tu abandonnes le rivage éclairé pour explorer quelque obscur promontoire et bientôt te voilà perdu dans les frondaisons intérieures, tous les sens aux aguets, et tu ne te souviens plus de rien.

Je pense encore à ce vieux matou, certains matins, quand je m'éveille. Les choses suivent un cours plus paisible à présent ; je dors la fenêtre fermée. Le chat et nos rites s'en sont allés, ma vie a changé, mais demeure le souvenir d'une espèce de force qui s'exerce sur moi. Je m'éveille dans l'attente, avec l'espoir de voir quelque chose de nouveau. Si j'ai de la chance, peut-être serai-je tirée de mon sommeil par l'appel d'un oiseau que je ne connais pas. Je m'habille à la hâte, imaginant la cour toute bruisante de l'envol de guillemots ou de

flamants roses. Ce matin, c'était un canard sylvestre, un carolin, au bord de la rivière. Il s'est envolé puis il a disparu.

Je vis près d'une rivière qui s'appelle Tinker Creek, dans une vallée des Montagnes bleues, en Virginie. On nomme parfois l'ermitage d'un anachorète un ancrage ; certains de ces ancrages étaient de simples abris amarrés au flanc d'une église comme une balane à son rocher. Cette maison, ma maison, cramponnée sur la rive de Tinker Creek, me fait penser à l'un de ces ancrages. Oui, c'est bien ancrée au fond rocheux de la rivière qu'elle me retient, c'est ainsi qu'elle me tient, stable dans le courant, à l'ancre pour ainsi dire, face au torrent de lumière qui se déverse. Il fait bon vivre, dans cette maison ; on y pense à des tas de choses. Les rivières – la Tinker et la Carvin – c'est un mystère actif, à chaque instant renouvelé. C'est le mystère de la création permanente, et de tout ce que providence implique : incertitude de toute vision, horreur du définitif, dissolution du présent, ce caractère complexe de la beauté, la force irrépessible de la fécondité, cette présence insaisissable de tout ce qui est libre, et le défaut, enfin, de toute perfection. Du côté des montagnes, le mont Tinker et le mont Brushy, la butte de Mc Afee et la montagne de l'Homme Mort, c'est le mystère passif, le plus ancien de tous. Il s'agit là du seul et unique mystère, du simple mystère de la création à partir de rien, mystère de la matière proprement dite, mystère de toute chose, mystère de l'évidence. Les montagnes sont gigantesques, paisibles, elles vous absorbent. Il arrive que l'esprit s'exalte et s'installe au cœur d'une montagne, et la montagne le retient lové dans ses plis,

sans le rejeter comme le font certaines rivières. Les rivières, voilà le monde dans ce qu'il a d'excitant, le monde dans toute sa beauté ; moi, c'est là que je vis. Mais les montagnes, c'est là que j'habite.

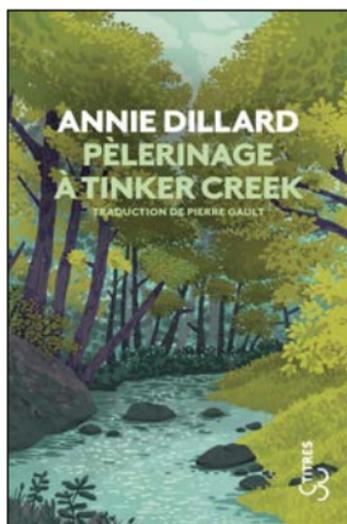
Le canard sylvestre s'est envolé et il a disparu. Je n'ai fait qu'entrevoir une espèce de torpille brillante qui a fait exploser les feuilles sur son passage. De retour à la maison, j'ai mangé un bol de flocons d'avoine ; beaucoup plus tard dans la journée est arrivée la longue diagonale de lumière, présage qu'il fera bon marcher.

Si c'est une belle journée, n'importe quelle promenade fera l'affaire ; tout est bon à regarder. L'eau, en particulier, n'est jamais autant à son avantage ; étale, elle reflète le ciel bleu, et elle le rompt en raidiés cailouteux et en cascades de blancheur et d'écume lorsque le courant s'accélère. Si c'est une journée sombre ou embrumée, tout est terne et délavé à l'exception de l'eau. Elle transporte sa propre lumière. Je pars en expédition vers la ligne de chemin de fer, ou pour la colline où passent les grands vols, ou encore vers les bois où vit la jument blanche. Mais pour ce qui est de l'eau, j'y vais, tout simplement.

Aujourd'hui, c'est un de ces merveilleux ciels de janvier, nuages par-ci, ciel bleu par-là, où la lumière choisit inopinément de peindre en doré un bout de paysage, que l'ombre, ensuite, vient balayer. Tu sais que tu es bien en vie. Tu allonges démesurément ton pas pour essayer d'éprouver, dans l'arc qui sépare tes deux pieds, la rotondité de la planète. Kazantzakis dit que lorsqu'il était jeune il avait un canari et un globe. Quand il libérait le canari, l'oiseau allait se percher sur le globe et chantait. Et toute sa vie durant,

Table

Les pèlerinages d'Annie Dillard, préface de Brice Matthieussent	7
1. Le ciel et la terre, simple caprice	17
2. Voir	36
3. L'hiver.....	67
4. Le définitif	94
5. Défaire le nœud.....	120
6. Le présent.....	127
7. Le printemps	167
8. L'inextricable complexité	195
9. La crue.....	231
10. La fécondité.....	248
11. La traque	280
12. La veille.....	314
13. Les cornes de l'autel	336
14. Vers le Nord.....	366
15. Les eaux lustrales	390



Pèlerinage à Tinker Creek

Annie Dillard

Cette édition électronique du livre
Pèlerinage à Tinker Creek d'Annie Dillard
a été réalisée le 11 février 2022
par Christian Bourgois éditeur.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
ISBN : 9782267046045
ISBN PDF : 9782267046069
Numéro d'édition : 2537